

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 88

Artikel: Trop savant!
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257051>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'au milieu de l'Océan, et les paquebots français, anglais, allemands qui sont munis des appareils récepteurs reçoivent par ces ondes les nouvelles du monde entier.

La Compagnie Transatlantique a tiré parti de cette continuité de dépêches. Elle a créé un journal à bord de ses paquebots. Il est charmant, avec une couverture en couleurs, et il s'appelle *Le Journal de l'Atlantique*. Nous en avons un numéro sous les yeux : il porte la date du 12 juillet dernier, «à bord de la Provence». Il paraît chaque jour, pendant la traversée, et il est distribué gratuitement à tous les passagers de cabine, après le déjeuner. Il donne la distance parcourue, le point à midi, la température de la nuit et du jour, le baromètre, le vent, les navires rencontrés ou proches avec lesquels le paquebot a échangé des radiotélégrammes, et enfin les nouvelles du monde entier reçues dans la matinée.

Cette désignation des paquebots avec lesquels on communique est des plus utiles, car c'est par là que les passagers peuvent envoyer des dépêches à un tarif spécial. Au milieu de l'Océan, un passager qui a oublié son mouchoir à Paris, peut le réclamer par un radiotélégramme, que le paquebot ren-contré, se dirigeant vers la France, enverra à la terre dès qu'il sera à une distance de cinq cents kilomètres.

Comment se fait à bord la réception de ces dépêches mystérieuses ? C'est encore un point intéressant. On a renoncé au cohéreur à limaille, on l'a remplacé par le « détecteur » mot suggestif, qui rappelle celui de « détective », et il s'agit en effet d'arrêter au passage ces ondes électriques, qui passent invisibles et sans bruit, comme des malfaiteurs déguisés.

Il n'y a plus d'appareil Mors et de petite bande de papier imprimée par le marteau avec des points. C'est au son qu'on recueille les ondes par leur action sur l'appareil.

L'employé du radiotélégraphe se met sur la tête les cerceaux et les récepteurs de théatrophone. Il entend le tic-tac du marteau qui épelle les lettres, et il les inscrit au fur et à mesure.

C'est la téléphonie appliquée à la télégraphie sans fil.

Le cohéreur du docteur Branly est usité ailleurs ; ici on se sert du détecteur magnétique de Marconi, et ailleurs encore on emploie le détecteur électrolytique, inventé par le capitaine du génie Ferrié, précisément celui qui est chargé de la radiotélégraphie pour le ministère de la guerre. Ce système a l'avantage d'avoir une sensibilité très grande et d'être d'un maniement facile.

la cape, je sais très bien tricoter, faire la soupe, et mener les brebailles.

— Ah baste ! Et comment que tu t'appelles ?

— Emie Adélaïde.

— Adélaïde, c'est trop long.

— Et Emie, ça n'est pas un nom, ajouta Toinou.

— Mais si, riposta l'enfant, puisque c'est le mien ; mais vous m'appelleriez comme vous voudriez.

— Laïde, dit le bonhomme, c'est vite prononcé.

— Moi, s'écria Toinou, je préfère Laïde. D'abord, c'est tout ce que tu mérites, vu que tu es rudement vilaine !

Elle ne le démentit pas et, si deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, personne ne put les voir.

(A suivre.)

Mais tous les progrès ne sont pas encore faits.

Il reste à trouver le moyen de rendre les communications envoyées illisibles pour d'autres que celui à qui elles sont destinées. Actuellement, tous les appareils syntoniques peuvent lire ces dépêches dans le rayon de leur action, et si les appareils ne sont pas au point, la syntonisation est vite trouvée.

Il faudrait éviter aussi que plusieurs dépêches envoyées en même temps de plusieurs points se brouillent dans l'appareil récepteur. Les ondes se dégagent en boule ; elles vont en tous sens, et cela fait un bruit sans signification dans l'appareil récepteur.

Enfin il faudrait éviter l'influence des orages.

Quant à l'importance de la télégraphie sans fil en temps de guerre, il suffit, pour la comprendre, de se rappeler que c'est par elle que l'amiral Togo a su l'approche de la flotte russe à Tsushima, qu'il a raillié ses vaisseaux et leur a donné ses ordres avec une précision merveilleuse.



Trop savant !

(Suite et fin.)

Donc, à 3 heures, Césarine montait en wagon à la gare Montparnasse, enveloppée de la tête aux pieds dans un immense voile noir.

Le trajet en chemin de fer s'effectua assez bien. Certes, la pauvre fille avait le cœur très gonflé et les larmes à fleur de tête, mais le mouvement endort la douleur des jeunes. Elle était d'ailleurs assez flattée de l'attention provoquée par son grand deuil. Les prévenances de ses voisins, braves gens compatissants, ne lui firent pas défaut dans son wagon de troisième classe presque complet.

Vers 8 heures, elle quitta le chemin de fer pour monter en patache. Deux bonnes femmes, revenant du marché, encombraient la voiture avec leurs paniers.

— Mais je ne me trompe pas, s'écria l'une des femmes : vous êtes bien Césarine Bouningou ?

— Oui, bien sûr que c'est moi, mère Lapie !

— C'est bien, c'est bien..... Et comment ça va chez vous ?

— Il est arrivé un grand malheur ; ma pauvre maman est morte !

— C'est pas vrai de Dieu possible ! Je l'ai vue jeudi au marché de Lugat, nous avons causé et elle était tout à fait bien.

— Hélas ! ma pauvre chère maman !

— Mais oui, dit l'autre bonne femme, étant de celles qui veulent savoir toutes les nouvelles d'avance. On me l'a dit aujourd'hui que la pauvre maîtresse Bouningou était défunte. Une finie bonne femme !

— Pour sûr ! Il n'y avait pas meilleure et travailleuse, qui avait bonne envie de gagner sa vie, appuyait la mère Lapie. Et comment que ça est arrivé ? Un accident, p't-être bien ?

— Je n'en sais rien, sanglota Césarine. J'ai eu la nouvelle ce matin à Paris et je suis partie tout de suite !

A 9 h. 1/2, elle quitta la patache. Il lui restait encore deux kilomètres à faire à pied, ce qui n'était pas pour effrayer ses seize ans. Elle partit d'un pied léger, son panier au bras.

La pleine lune éclairait la grande route

d'une lumière vive et dure et donnait un aspect fantastique aux squelettes des arbres dépouillés par l'hiver, qui agitaient leurs ombres grêles sous ses pas, dans la blancheur de la chaussée.

Seule pour la première fois depuis le coup qui l'avait si brusquement frappée, Césarine pensait à sa mère. Devant elle, la route s'allongeait, absolument déserte, blanche, rayée par des ombres agitées. Des bruits étranges traversaient le grand silence, fuite d'animaux nocturnes ou froissements de branches secouées par le vent.

La pauvre petite bonne regrettait la patache, elle regrettait le wagon plein de monde, elle regrettait le bruyant Paris... Oh ! cette solitude, ces ombres, ces bruits !

Elle arriva enfin au chemin qui se détachait de la route pour aboutir à la ferme, chemin encaissé, couvert d'arbres dont les faites se joignaient, sorte de tunnel obscur aboutissant à la maison.

Césarine hésita un instant ; le vent s'élevait et mille voix plaintives murmuraient de toutes parts. Le village était loin, la maison toute proche... Elle s'engagea dans le chemin creux et noir, le cœur battant les oreilles bourdonnantes. Les coudes serrés au corps, essayant de se faire plus petite, elle suivit rapidement le chemin, au milieu, autant que le lui permirent les ténèbres.

La peur lui serrait la gorge et lui coupait la respiration : maintenant, les voix basses chuchotaient dans l'ombre à ses oreilles : le cri du chat-huant éclata sur sa tête.

Tout à coup, sans savoir pourquoi, prise d'une terreur folle, Césarine se mit à courir à perdre haleine, s'accrochant à tous les arbres, laissant des lambeaux de crêpe à toutes les branches.

Enfin, la lumière de la lune reparut. La jeune fille était hors du chemin creux, dans la cour familière de la ferme.

* * *

Avant de franchir le seuil, elle s'arrêta pour reprendre ses sens.

En cet instant précis, la porte s'ouvrit, et, dans le cadre de lumière, apparut aux yeux de Césarine épouvantée... sa mère.

La petite bonne poussa un cri perçant, battit l'air de ses mains et tomba évanouie, comme morte.

Elle fut pendant plusieurs jours en proie à une fièvre ardente. Dans son délire, elle repoussait sa mère :

— Allez-vous-en, maman ! Voulez-vous me faites peur, puisque vous êtes morte !

— Mais tu vois bien que non ! Tu es folle, ma Césarine ! A cause donc que je serais morte ? Bois ta tisane et tiens-toi bien tranquille.

Elle put enfin se lever et venir s'asseoir au foyer de la salle commune, en ses vêtements de paysanne retrouvés avec joie.

Ce jour-là, quand Auguste, au retour de l'école, aperçut sa sœur qu'il n'avait pas encore revue, d'un bond il s'élança vers elle :

— Dis donc, Césarine, c'était une belle lettre que je t'ai écrite pour le jour de l'an ? Si ça te faisait plaisir de me donner quelque chose, pour ma peine ?

— Malheureux ! s'écria Césarine indignée, si j'étais pas si faible encore, je te donnerais une de ces *raclées* !...

— A cause donc ? protesta le gars. Je t'avais promis une lettre le jour de l'an ; tu l'as eue, et tu n'es pas contente ?

— Sais-tu seulement ce que tu m'as écrit, imbécile ?

— Pardieu oui, que je l'ai ! Espère un peu, je vais te montrer.

Et, fouillant dans son sac d'école, Auguste en tira un petit volume fatigué.

— Tiens, regarde toi-même, c'est des modèles de lettres pour le jour de l'an, et n'y en a qu'une seule qui commence par « ma chère sœur ». N'abîme pas le livre, c'est le grand Jules qui me la prête.

— Et quoi donc qu'elle dit, cette lettre ? demanda la maîtresse Bouningou.

— Elle me disait que vous étiez morte et m'invitait à votre enterrement. Tenez, là voilà, cette lettre de malheur !

En entendant parler de son enterrement, la maîtresse Bouningou eut un léger frisson. Mais, à mesure qu'elle dépliait la fameuse lettre aux roses et aux tourterelles, elle se sentait gagner par le respect.

— J'sais pas ce qu'il y a dans cette lettre, fit-elle, vu que j'sais pas lire, mais c'est bien aisé à voir que c'est une belle lettre.

Puis, se tournant vers Auguste :

— Seulement, p'têtre bien que pour des pauvres gens comme nous, mon gars, t'es en train de devenir trop savant !

R. de MARICOURT

HEUREUX NAUFRAGÉS

C'était en l'an 1556.

Une barque de La Rochelle portant 45 matelots était allée en une nuit obscure s'éventrer sur un rocher, à trois lieues des îles Bermudes.

La patache faisait partie d'une flottille. Elle n'en reçut d'ailleurs nul secours, ce qui était assez cruel et même odieux.

Cependant, les naufragés ne perdirent point courage dans leur abandon. Ils arrachèrent au navire échoué des planches dont ils firent un radeau. Sur ce radeau, avec bien des efforts, ils purent gagner la Bermude.

L'île paraissait inhabitable. Comment s'y avancer ? Le sol en était couvert d'épines. De leurs chapeaux, les matelots se firent des chaussures. Où trouver des provisions sur une terre ne produisant que des palmiers ou des ronces ?...

Mais le plus urgent pour les naufragés était de se sécher. Après de multiples tentatives infructueuses, on dirait presque désespérantes, ils arrivèrent toutefois dès la première nuit à allumer un bon feu. La flamme montait vive, claire, réconfortante. Bientôt, de tous les points de la forêt, arrivèrent des oiseaux « gros comme des courlis ». Fascinés par l'éclat du brasier, ils voletèrent tout autour. Ils ne tardèrent pas à tomber dans le foyer et à y rôtir. Stupéfaits et aussi très heureux de l'aubaine, les naufragés n'eurent que la peine de prendre ce repas manifestement descendu du ciel. Ils l'arrosèrent de la buée que la fraîcheur des nuits fait se déposer comme en de larges coupes sur les feuilles des palmiers centenaires.

En définitive, l'endroit était fort agréable où l'on avait atterri. Il n'y avait plus qu'à s'y installer. Ainsi fut fait dès le lendemain. Par ailleurs, le climat sain et doux, l'air pur, la végétation miraculeuse de cette île en faisaient une sorte de paradis terrestre, un Eden d'autant plus agréable qu'il était moins attendu.

* * *

Mais — l'amour du sol natal a de ces retours, — si heureux qu'ils fussent en la terre hospitalière où ils avaient abordé, les matelots rochelais regrettaient leur maigre

pitance des campagnes de l'Aunis ou du Poitou. Ils voulurent rentrer en France. Pour cela, ils fabriquèrent une sorte d'embarcation et s'y entassèrent au nombre de quarante-deux, ayant laissé dans l'île trois compagnons que l'on abandonnait ainsi parce qu'ils avaient un moment formé le complot de mettre la barque à l'eau et de partir seuls. On avait chargé la barque d'oiseaux rôtis, de tortues salées et d'une barrique d'eau. Pour toutes armes, on emportait deux vieilles épées rouillées.

Ils mirent le cap sur les Antilles, à 300 lieues de là.

Au bout de trois semaines, les voilà en vue de l'île de Mona. Une jolie caravelle se balançait non loin du rivage. Quand l'équipage vit arriver les Rochelais velus, hurlants, presque nus, il prit peur, abandonna le navire et se sauva à l'intérieur des terres.

De la caravelle abandonnée si opportunément, il n'y avait qu'à profiter. Les Rochelais surent le faire.

Une seconde fois, en rade de Monte-Christi, ils effrayèrent des matelots portugais. Une autre fois, une barque fut abandonnée dont ils surent tirer parti. Les heureux naufragés pouvaient regagner la France. Mais il leur manquait un guide. La fortune le leur fournit.

Remis quelque peu de sa frayeur, le pilote du navire portugais vint — courageusement — offrir aux « pirates » de racheter son navire. Les pirates ne voulurent rien savoir et retinrent à bord le pilote qui pourrait les reconduire en France.

Le pilote sut bien s'exécuter. Bon gré, malgré, il prit la barre, méditant toujours cependant un moyen de rentrer en possession de son navire.

Le hasard le servit à souhait. En vue de l'île Léogane, il montre à ses géoliers un vaisseau espagnol de 160 tonneaux, bien équipé, il est vrai, et armé en guerre. Mais les 42 aventuriers n'étaient plus gens à reculer ; leurs deux vieilles flamberges au vent, sous une pluie de boulets, ils montent à l'abordage, et, quand ils sont sur le tillac, étrange phénomène ! l'ennemi s'est évanoui. Sans attendre un corps à corps, les Espagnols se sont tous jetés aux chaloupes et ont pris le large. Les Rochelais abandonnent leur pilote, prennent possession du grand navire, cinglent vers l'Est. La traversée fut longue, mais elle fut heureuse.

Deux ans après leur départ, les naufragés des Bermudes entraient triomphalement à La Rochelle, pour la plus grande joie de leurs « veuves » et de leurs « orphelins ».

Petite chronique domestique

Les bains froids. — Boissons économiques. — L'urticaire.

Par ces chaleurs quelle douce sensation qu'un bain dans l'eau courante ?

Les heureux, favorisés par la fortune se précipitent, reprenant joyeusement haleine et secouant la poussière de leurs pieds, dans une de ces innombrables stations balnéaires où ils peuvent, loin des préoccupations d'affaires journalières, passer leur temps à se reposer et se divertir. Mais sans aller à Ostende ou à Biarritz, que d'autres heureusement peuvent sans sortir de leur ville ou de leur village prendre des bains, ce qui a bien son importance, car pour plon-

ger son corps dans les flots rafraîchissants, point n'est besoin certes d'un voyage coûteux ; partout, chez soi ou dans les environs immédiats, on peut à l'occasion prendre un bain froid. Il n'y a personne pour méconnaître la valeur d'un bain froid pour notre bien-être et notre santé. Mais il ne suffit pas de se plonger simplement dans l'eau, et pour obtenir d'heureux résultats d'un bain froid, il faut observer certaines règles.

D'une façon générale, seules les personnes bien portantes peuvent prendre un bain froid complet. Les personnes faibles, anémiques, de même que celles qui ont quelque affection du cœur, qui sont sujettes à s'enrhumer, rhumatisantes, ne doivent en user qu'avec précaution ; ceux qui ne les supportent pas ne doivent sous aucun prétexte, pas même les considérations d'autrui, s'y contraindre. Personne ne doit se baigner immédiatement après les repas, pendant la digestion, si l'estomac n'est pas vide, il vaut mieux s'en abstenir. Le moment le plus avantageux est peu après le premier déjeuner, ou avant le repas du soir.

Il est absurde et dangereux de se baigner après des efforts corporels violents ; on ne doit pas surtout, étant échauffé, aller dans l'eau. L'abaissement rapide et considérable de la température peut avoir les suites les plus graves et causer la mort par paralysie des nerfs du cœur. C'est pourquoi il convient d'attendre de n'avoir pas trop chaud, ensuite on se déshabille lentement, et on se plonge de suite dans l'eau froide sans qu'il soit nécessaire de se mouiller au préalable la tête, la poitrine, les épaules ; mieux encore il faut plonger du haut de la planche dans les flots.

La durée de chaque bain doit être de cinq à quinze minutes, mais il est à remarquer qu'il faut toujours faire des mouvements dans le bain. Malgré les mouvements, s'il survient un sentiment de malaise, de frissonnement, c'est l'indice qu'il faut abandonner le bain. Ne pas faire en tous cas comme les enfants indociles qui sortent et se replongent plusieurs fois dans l'eau.

Après le bain, on se sèche en se frictionnant vigoureusement, on se glisse rapidement dans des vêtements, et on fait du mouvement pour exciter la circulation du sang.

On ne saurait trop être mis en garde contre le préjugé très répandu de remettre ses vêtements sans s'essuyer. C'est à tous les points de vue se donner des rhumatismes. Celui qui suivra scrupuleusement les règles que nous avons énoncées aura d'heureux résultats de la « saison balnéaire ».

* * *

On a souvent, dans les familles ouvrières ou agricoles, le désir ou le besoin de fabriquer des boissons économiques. Nous allons donner le moyen de fabriquer soi-même un excellent vin de raisins secs.

Dans trente kilogrammes ou trente litres d'eau chaude, faites dissoudre dix kilos de sucrate d'amidon auxquels vous ajoutez en remuant, deux cent cinquante grammes d'acide tartrique, cent vingt cinq grammes de phosphate de chaux, autant de tartrate de chaux, et environ soixante grammes de sel de cuisine. Quand cela sera parfaitement dissous et mis en tonneau, on ajoute sept cent cinquante gr. de raisins secs, puis on ferme avec soin le tonneau qu'il faut alors placer dans un lieu où la température marque constamment quinze degrés environ.

Il est bien entendu qu'on peut opérer sur une quantité plus grande, mais il faut avoir